

Ciro Rizzo

Par Sonia Bressler - Philosophe

Une surface aux couleurs de son Italie natale dévoile, chez **Ciro Rizzo**, la mystérieuse porte par où passer d'une temporalité à une autre : d'une actualité à un temps révolu, à un futur. Chacune de ses toiles se fait ainsi l'écho d'un devenir.

Il n'existe que très peu de notion qui soit plus ample et plus essentielle que celle de devenir. Nous sommes tous fascinés par l'étonnant spectacle que nous offrent la diversité et le changement dans la nature, dans la pensée ou au sein même de notre quotidien. Et, faute de pouvoir en apporter une définition adéquate, nous la désignons en faisant appel à l'une de ses modalités concrètes : mouvement, altération, etc.... Ceci nous incite à nier l'existence effective du devenir au même titre que celle des objets qu'il affecte, et, à ne les tenir que pour de vulgaires apparences ; la réalité se trouvant tout entière détenue par l'être dispensé du devenir : l'être de la permanence. Ne sommes-nous pas alors obligés d'exiler le « devenir » en un au-delà, loin de notre monde concret, en un inaccessible où tout est (sans naître ni périr) ? Même si nous réduisons le devenir à une simple apparence, les interrogations qu'il soulève ne s'estomperaient pas. Car, la variété de ses formes invite à mettre en question l'unité de son principe, et, à rechercher les conditions de sa possibilité et de son intelligibilité.

Face au destin, nous nous interrogeons, et, nous n'admettons pas que le philosophe tienne en suspens le monde. Le peintre, lui, est libre, il n'a aucun devoir d'appréciation sur le monde. C'est, précisément, dans l'interstice de cette liberté, sa liberté, que **Ciro Rizzo** nous invite à un étonnant voyage. Un espace où il est, sans conteste, le souverain. Un lieu qui symbolise une perpétuelle remémoration du monde (tel qu'il est, était, sera), à l'aide de ses yeux et de ses mains. Cette force du voir et du toucher métamorphose chaque toile en un murmure, en un souffle de vie.

Afin de rendre compte de cette fragilité qui caractérise toutes ses œuvres, il nous faut leur accorder un regard, une écoute qui soient en résonance avec leur rythme dimensionnel. Comme l'explique **Ciro Rizzo** : « ce que je peins je le suis au moment même où je le peins, je fais corps avec mes toiles ». Dit autrement, il nous faut gagner les éléments formateurs sans abolir leur essentialité. Nous devons donc nous fondre dans l'intimité des toiles afin de ne pas laisser s'échapper la moindre émotion qui s'y origine.

Sur la gauche du tableau, une branche dénudée traverse en diagonale. Une brindille part sur sa droite et vient supporter deux lourdes figues. Cette absence de pesanteur semble nous suggérer qu'il s'agit du même matin. Nous l'avons tous déjà vécu. Le soleil est pourtant là : il berce l'arrière plan. Au bord de cette branche tout est lumière. Extrême luminosité. Nous n'entrons pas dans un jour nouveau, non que nous vivions sous trop de passé, mais nous regardons le jour avec les mêmes yeux. Nous sommes face à nous-mêmes, au soleil d'automne, au soleil de notre enfance. A bien y regarder, nous dit *Ciro Rizzo*, il n'y a que la volonté de vivre qui change.

Deux figues. Elles s'ouvrent sous cette lumière folle. La première, orientée vers la gauche, libère des écailles de lumière, semblables aux semences d'espoir. L'autre, tournée vers le centre, semble entamer une marche paisible vers le soir dans le sillage tortueux de la vie. Elle dénonce nos ruines entières, nos plaisirs décharnés, nos douleurs annulées mais vivantes.

L'heure embrasse le silence. Le temps enfante alors un nouvel ordre. Nous naissons, nous mourons. Nous sommes au cœur de ce qui meurt. Mais au sein de cette toile, nous appartenons à l'ordre des poteries. Nous devançons le temps. Rien ne peut venir briser ces objets : nos créations. Nous nous façonnons avec elles. Et, cet homme, cette tête à figure d'homme, qui cherche à s'échapper de cet ordre, lui appartient davantage. C'est un fait, souligne *Ciro Rizzo*, nous ne savons pas repartir d'où nous abordons, ni rien prévoir de notre avenir.

Nos travaux sont autant de défis à l'esprit du temps. Nous voulons travailler pour nous afin de mieux échapper à ce qui nous poursuit : l'empreinte de nous-mêmes. Nous prendrons jour malgré la nuit et semblables à cette figue nous ensemençons l'amour.

Ce profil, cette figure d'homme paraît tournée vers la gauche comme pour mieux y voir son passé. Un regard, bouche ouverte. Un œil fixe, contemple l'espace devant lui où s'origine le calme éternellement plein des abîmes. Mais de loin en loin, il semble se refermer. Et, c'est alors qu'il peut, peut-être, entrevoir le ciel d'un vieux rêve. La totalité du jour pèse dans cette vallée, c'est ce que révèle l'éclat du trop plein de lumières. Flammes pour flammes, jours pour jours, nous devons ici nous penser en lumière. Et, de cette descente du ciel sur la terre jaillit la volonté d'y voir clair.

Pour *Ciro Rizzo*, nous ne perdons pas un brin d'herbe de cet espoir qui nous tient, nous fait être et nous révèle au monde. Nous refusons toute absence de rêve. Pour nous, à la lumière de

l'enfance, le soleil brille. Il n'est jamais bien loin, nous pouvons constamment l'atteindre en un clin d'œil.

Comme chez Samuel Beckett, le corps devient, en cet univers, une possession lointaine. Nous nous éveillons au milieu du monde avec cette étrangeté de la distance. Ce corps qui est le notre sans vraiment l'être, nous gêne, nous entoure. Cette étendue représente le lieu de notre éloignement et de notre aliénation, vécus comme le refus « d'être incarné ». Cependant il nous faut durer avec ce corps. Et pour réussir à durer, *Ciro Rizzo*, nous montre qu'il faut le réduire. Nous assistons alors à un lent effritement de la signature physique. La parole de cette figure d'homme se trouve dans *Malone meurt* de Beckett :

« Être vraiment enfin dans l'impossibilité de bouger, ça doit être quelque chose ! J'ai l'esprit qui fond quand j'y pense. Et avec ça une aphasie complète ! Et peut-être une surdité totale ! Et qui sait une paralysie de la rétine ! Et très probablement la perte de la mémoire ! Et juste assez de cerveau resté intact pour pouvoir jubiler ! Et pour craindre la mort comme une renaissance »

L'innommable ne devient nommable qu'après cette réduction du corps. *Ciro Rizzo* ne laisse sur ses toiles qu'une tête enfouie dans une poterie. Il ne lui reste qu'un œil pour voir et pleurer, et, les lèvres pour parler. Et l'œil devenant fixe, il n'y a plus que la bouche pour parler.

Il ne s'agit donc pas seulement de laisser s'effacer en ruines le corps lointain de l'empêchement, de l'aliénation, le lieu de la contingence, il faut réaffirmer une négation. La narration pour l'existant ainsi dessaisi de son corps, révèle l'impossibilité de manœuvrer dans ce monde. Opérer une manœuvre dans ce monde, c'est l'accepter. Et toute manœuvre est signe d'un corps.

Destruction autoritaire ou autopunitive, cette mutilation du corps, chez *Ciro Rizzo*, symbolise l'ajustement progressif à la seule affirmation supportable : celle de la parole qui évoque cette négation, les amours déchues et les douleurs vivantes, et surtout l'exil.

Dès que le corps ne parle plus, la voix fonctionne mieux. C'est là le triomphe de la parole. Parole indéfiniment libre d'inventer, de chercher, de raturer, de faire son propre jeu. *Ciro* dévoile notre inguérissable blessure nommée Homme. Nous ne supportons pas d'être humain. Et c'est la création, nos propres créations, qui nous offrent une revanche, c'est-à-dire la seule compensation possible à ce malheur : la parole qui dit, apaise, révèle, met au monde et nous domine.

Nous atteignons ainsi le point nodal de cette ‘entreprise’ picturale : cette peinture est à la fois l’aire et la chance de cette revanche. Elle est le rétablissement de l’existant dans l’être et nous offre l’éclairage nécessaire à cette dépossession physique.

Dans son paysage intérieur dévasté, l’exilé n’est pas seulement occupé à recenser ses dernières possessions ou à compter les mots qui le séparent de sa fin, il est parfois à l’écoute d’un vieux bonheur, même s’il doit en être déchiré, même si, au bout du compte, il l’enterre au fond de sa nuit.

À cet œil fixe, nous imaginons une narration qui fait naître et se défaire un paysage d’eau aux couleurs de l’enfance. Cette voix accompagne les toiles de Ciro. Elle se fait l’écho de ces évocations par bribes qui ressortent ici ou là, à moitié effacées, écrites à l’endroit ou à l’envers, mais constamment présentes. Nul doute que l’amour humain, qui a pris ces figures, ne soit, même lointain, même à demi-avoué par les pièges que le présent sans illusions lui impose, soit celui qui se fait entendre. C’est aussi celui qui déchire l’être comme le langage révélant cette incessante angoisse de la perte, de la disparition, c’est-à-dire du devenir.

Même si être unis nous semble être le bout du monde, Ciro nous montre que c’est par surprise que l’existant, sans illusions, se laisse approcher et va jusqu’à renouer, en un contact même elliptique, avec le monde des autres. De cette « union » nous resterons toujours imprégnés d’une fine poussière. Et, l’enfant, en cette contrée, servira, à l’homme, de guide.

S’il existe un enfant en cet homme –les têtes issues des poteries ayant souvent cette doublure - , sa présence évoque, en lui, l’innocence persécutée.

Face au sort de l’humanité mais avant tout de nous-mêmes, nous sommes tous, nous rappelle Ciro, de vieux enfants désarmés.

Sonia Bressler

www.soniabressler.com

Texte paru dans le catalogue de Ciro en collaboration avec la galerie IO de Rennes été 1999.